

« Merci de me faire

Accompagner les patients psychotiques n'est pas de tout repos. Les soignants sont souvent éprouvés par la puissance de la folie. Mais leur souffrance est aussi contrebalancée par un possible bonheur à travailler...

■ Quand, emporté par le tourbillon de la manie, Jacques s'est levé, a accéléré le pas et assené au psychiatre un magistral coup de pied au derrière, le jeune professionnel que j'étais alors a pris, je l'avoue, grand plaisir à la situation ! Ce n'est pas si souvent qu'un médecin chef se fait « botter le cul ». Bien des années plus tard, quand j'évoque cette histoire, j'en ris encore mais... c'est la suite qui m'émeut. Tel le roseau qui plie sans se rompre, Jean-Claude Benoît*, le psychiatre, se retourna, fit face à « l'hurluberlu » et dignement lui décocha : « *Merci de me faire avancer.* » En y repensant aujourd'hui, je découvre dans cette réplique bien plus qu'une façon systémique de positiver ou de recadrer, bien plus que l'occasion de « rééti-quer » (pour reprendre l'expression de Watzlawick).

UNE MATRICE NARRATIVE

J'y vois d'abord (hommage lui soit rendu) une leçon d'humilité et d'humanité. Plus d'un, sûrs de leur savoir, forts de leurs positions, n'auraient pas en des circonstances si peu flatteuses laissé une place à cet autre, patient très fou. Plus d'un n'auraient pas résisté à la tentation d'envoyer notre « énervé » en chambre d'isolement ! Lui, ne le fit pas...

J'y vois aussi et c'est de cela dont je voudrais surtout parler, un message sur le vécu clinique : travailler avec un patient psychotique n'est pas de tout repos. Nous

prenons des coups de pied au cul et c'est éprouvant non seulement pour le postérieur mais aussi pour la psyché. Cela peut devenir parfois si douloureux que nous n'avons alors cesse de fuir et de couper court à toute relation. Chacun et tous ensemble, nous développons alors maintes stratégies !

Pourtant (et J.-C. Benoît en montre l'exemple de belle et surprenante façon), cette douleur, pour peu que viennent le commentaire ou le jeu, pour peu qu'existe la possibilité de « *manipuler en soi une théorie de référence comme une matrice narrative* » (Hochmann), pour peu que nous puissions partager cela avec nos maîtres et nos collègues en des lieux institués ou de supervision, cette douleur donc, peut être dépassée. Au déplaisir se substitue alors le plaisir d'avancer dans ce que nous sommes (homme, professionnel de la santé...), le bonheur de réfléchir les soins et de (nous) les raconter, ce que Hochmann qualifie de satisfaction autoérotique mentale, « *l'organe psychique lui-même, celui qui sécrète la théorie, (devenant) objet-source de notre plaisir* ».

Ce plaisir d'être et de penser le soin vient alors contrebalancer la toujours possible souffrance. Je voudrais me faire porteur de ce message d'optimisme. Travailler en psychiatrie confronte à la douleur, à la mort, à la nécessité de remettre sans cesse l'ouvrage sur le métier. C'est angoissant et déprimant. Pourtant, sous la poussière de la maladie chronique et de ses aléas, il y a des bulles de soleil et des perles nacrées, du rouge indien qui fait chanter les ors. Ça bat, ça palpète, ça vit. Si la rencontre clinique se fait à la fois source et objet d'un penser (seul et/ou ensemble), peut advenir un possible et un « bonheur » à travailler.

Cela ne va pas de soi, ça n'est pas toujours facile. La psychose, soit « ça vient dans la pièce » et ça nous envahit, soit ça nous expulse dans le cosmos loin de la terre et surtout hors du langage dans le trop (le mot est alors la chose) ou dans le vide (les mots s'absentent, ceux « des fous » ou les nôtres). Il y a la spécialité psychotique et il faut faire avec. Selon les patients et les moments, il nous faut traverser de « drôles » d'éprouvés.

UN DÉLUGE DE FEU

Parmi tous ces êtres, j'ai un beau matin rencontré Églantine. Pendant des années, nous avons vécu l'un à côté de l'autre sans nous voir. Elle m'ignorait, je ne la voyais pas, je ne pensais jamais à elle. Et puis, son cas a été évoqué en réunion d'équipe. Madame fumait au lit (c'était avant la loi) et comme elle roulait le tabac noir des mégots dans le papier glacé des magazines féminins, elle avait mis le feu ! « Ça râlait » ferme et le spectre de l'interdiction se profilait déjà. Je venais d'arrêter de fumer et j'avais mal pour tous ceux que l'on prive... C'est ainsi que j'ai proposé d'aider Églantine pour qu'elle s'achète papier et tabac. C'est là que j'ai commencé à penser à elle et à l'investir avec l'espoir... d'un retour sur investissement.

Pendant des mois, j'ai accompagné Églantine chercher de l'argent au distributeur puis acheter des cigarettes. Ce ne fut pas de tout repos. À certains moments, j'étais une sorte de chauffeur de ministre. Elle montait dans la voiture après que je lui aie ouvert la porte, s'installait mais n'avait ni paroles ni regards pour moi. J'étais une coquille vide, je dirais même « une merde », je me demandais parfois si j'existais. Quand je lui parlais d'autre chose que d'argent ou de cigarettes, je n'obtenais

Claude SANSBERRO

Ergothérapeute, Hôpital Paul-Guiraud, Villejuif (94).

avancer »



jamais de réponse. Mon discours ne l'intéressait pas. Seul semblait compter l'aide concrète que je lui apportais. Une fois l'argent récupéré, elle envoyait son laquais faire ses courses... Et j'y allais !

À d'autres moments, elle associait étrangement délirante et trop plein de présence. Une angoisse sans nom l'envahissait, le temps n'existait plus, ne se déroulait plus. L'instant était éternel. Survenait alors dans l'habitacle du véhicule l'autre du délire et là j'étais soumis à un déluge de feu. C'est une terrible impression. Missiles découpant l'espace, les projections d'Églantine m'envahissaient et me réduisaient en charpie. J'étais alors condamné à n'être que celui qui la persécutait, celui qui un jour lui avait fait du mal... Je n'étais plus moi-même. De sa bouillie verbale émergeait le nom de l'assassin dont elle me désignait.

La psychose, ça vient dans la pièce... Nous basculions du côté du flou, du pas d'altérité, de la confusion des êtres, de la collusion objectif/subjectif, dedans/dehors... Quand, enchâssé à l'intérieur d'elle, le persécutateur venait et que dans une immense confusion, elle s'adressait à moi comme à lui, je peux vous dire que ce n'était pas facile. Mes lectures, mes études de psychologie, l'aide des collègues, la technique des réunions mise en place dans le service par J.-C. Benoît, la supervision, tout cela a fait que je suis resté vivant.

CE QUI EST PRÉCIEUX

Et puis...

Parce que face à cette femme qui m'atteignait si singulièrement et intensément dans mon « être au monde » (sentiment d'inanité?, effet de l'identification projective?) et qui faisait de moi « un exilé », j'ai pensé avec d'autres qu'au-delà de l'effroyable pouvaient advenir des moments plus doux pour elle... Parce que nous avons su « *laisser s'épanouir en nous ce creux toujours futur* » nécessaire au traitement de la psychose (Demangeat, 1986)... Un matin, Églantine est venue à l'atelier de dessin et de peinture que j'animais. Là, dans le fatras, elle a pris une boîte de

crayons de couleur, pas n'importe laquelle, celle des crayons aquarelle avec sur le dessus un dessin du Sacré-Cœur. Et elle en a fait une reproduction. J'entends encore la psychanalyste qui supervisait mon travail s'exclamer : « *Sacré-Cœur, une belle image de transfert!* » Églantine qui n'avait jamais dessiné entrain dans l'atelier que j'animais...

Je ne raconterai pas ici la technique particulière qu'elle choisit, ni les séances. Je dirai juste qu'elle trouva dans l'acte de dessiner ou de peindre une possibilité de mettre à distance cet effroyable, ce trop-près de l'objet qui l'engloutissait et l'atomisait. Avec notre aide, elle dénicha dans la feuille blanche « *ce bouclier de Persée qui protège le psychotique de la Gorgone réalité* ». (Pasche, 1971). Églantine a ainsi pu retisser quelque peu sa peau brûlée par la psychose.

Alors bien sûr elle n'a pas, du jour au lendemain, cessé de délirer, ni de traverser de catastrophiques angoisses mais sont revenus, précieux, des moments plus doux et plus faciles à vivre. D'aucuns diront que c'est faible comme résultat mais moi, j'y ai vu moins de souffrance pour elle et de mon point de vue, c'est une réussite.

LA FORCE DU « PAS GRAND-CHOSE »

Parfois, ce qui peut apparaître comme « pas grand-chose »... Je pense ici à Hubert. Il était fou, très fou. Se sentant persécuté, il avait abattu son voisin de palier à travers la fine cloison de sa chambre de bonne. Il a été accueilli dans le service pendant de très nombreuses années. Puis il est parti. Il a eu la chance d'être suivi par un psychiatre formidable, Michel Goutal**, qui l'a encouragé et soutenu quand, amoureux, Hubert a voulu quitter l'hôpital. Tout n'a pas été simple, il a perdu celle qui l'aimait et qu'il aimait et s'est à nouveau retrouvé seul. Suivi au Centre médico-psychologique, il venait me voir à l'hôpital chaque semaine et plus tard, malade des poumons, une fois par mois. Cela représentait un réel effort physique, il arrivait essoufflé mais il venait. Nous allions « casser la graine » au restaurant. Parfois,

les clients étaient des agents des services secrets et j'en étais le chef... Le steak passait alors mal.

Cet homme est mort.

J'ai reçu une lettre de sa mère : « *Monsieur, je ne vous connais pas mais j'ai beaucoup entendu parler de vous et de Monsieur Jean-Marie, l'infirmier du dispensaire. Mon fils m'appelait tous les dimanches et me racontait dans les détails ce qu'il faisait et avec vous deux et avec le docteur. Je vous remercie et vous embrasse.* » J'avais le sentiment de ne pas faire grand-chose et je ne faisais pas grand-chose, juste partager un repas, être là. Pourtant, ce moment, comme ceux qu'il vivait avec mon collègue infirmier, avait pour lui l'éclat du diamant. Les résultats ne paraissent pas toujours spectaculaires, nous pouvons nous sentir inutiles et pourtant... Pour conclure, peut-être peut-on emprunter ces mots de Charlotte Delbo : « *Tout était si lourd et nous avions tellement besoin de ce luxe : l'inutile...* »

* Jean-Claude Benoît est ancien médecin chef de la psychiatrie publique, spécialiste de la théorie systémique et des thérapies familiales, écrivain de la chose psychique...

** Michel Goutal, également ancien médecin chef de la psychiatrie publique et auteur.

BIBLIOGRAPHIE

- Benoît J.-C. *L'équipe dans la crise psychiatrique*. ESF, 1982.
- Benoît J.-C. *Patients, familles et soignants. La recherche d'un système institutionnel en psychiatrie*. Éres, 1992.
- Delbo C. *Spectres, mes compagnons*, Ed Berg international, 1995.
- Demangeat M. *Quelques jalons pour une approche psychanalytique de la psychose*, in *Information psychiatrique*, 62, 3, 1986, pp363-370
- Goutal M. *Du fantasme au système : scène de famille en épistémologie psychanalytique et systémique*. ESF, 1985.
- Hochmann J. *Propos sur le contre-transfert avec les psychotiques in Psychose vie quotidienne et psychothérapie institutionnelle, sous la dir. de Pierre Delion*, Éres, 1998.
- Pasche F. *Le bouclier de Persée ou psychose et réalité*, in *Revue française de psychanalyse*, n° 5.6, 1971, p. 859-870.
- Watzlawick P., Weakland J., Fish R., *Changement paradoxal et psychothérapie*, Seuil, 1975.

Résumé : À travers deux courtes vignettes, l'auteur, ergothérapeute, décrit la souffrance liée au travail avec les patients psychotiques mais aussi le bonheur tiré de « petites victoires » sur la maladie. Il explique aussi comment le soignant, par ses lectures et le travail des équipes, peut être soutenu dans sa pratique quotidienne.

Mots-clés : Accompagnement thérapeutique – Altérité – Cas clinique – Malade mental – Psychose – Relation soignant soigné – Souffrance psychique.